

THÉÂTRE La dernière pièce de Pippo Delbono, au Théâtre du Rond-Point, dissèque les relations humaines.

«Orchidées» à fleur de peau



Nelson Lariccia (à g.) et Gianluca Ballarè, acteurs de la troupe de Pippo Delbono. PHOTO CH. RAYNAUD DE LAGE. WIKISPECTACLE

ORCHIDÉES

de et m.s. **PIPPO DELBONO**
Théâtre du Rond-Point, 2 bis,
av. Franklin-Roosevelt, 75008.
Jusqu'au 16 février. Puis
du 19 au 22 février au Théâtre
national de Toulouse (31).

Pippo Delbono est un doux ogre et il faudrait être insensible pour ne pas s'avouer touché, d'une manière ou d'une autre, par

le message profondément humaniste qu'il transmet, depuis maintenant plus d'un quart de siècle, de spectacle en spectacle, mais également de livre en film (aussi bien comme réalisateur que comme acteur, ainsi qu'on l'a encore vu dans *Henri*, la dernière réalisation de Yolande Moreau).

Certes, rien n'interdit de considérer qu'à ce train-là,

l'Italien natif de Varazze en fait trop, aux sens propre et figuré. Mais tout argument étant réversible, on pourra aussi admettre que cela constitue son charme intrinsèque, à la jonction de la revendication (sociale, politique) et de la dérision.

ADN. Ainsi d'*Orchidées*, sa création 2013, actuellement visible à Paris, au Théâtre du Rond-Point – lieu qui depuis

dix ans a fortement contribué à populariser le dramaturge. A l'évidence, le son y est trop fort, dira-t-on. Mais c'est aussi pour mieux faire résonner une BO si idéale (*Nerone* de Pietro Mascagni, *Child in Time* de Deep Purple, *Blue in Green* de Miles Davis, *Il Charleston di Giulietta* de Nino Rota, *Carpenter* de Joan Baez, *Mane Mane* d'Enzo Avitabile, *Djon' Maya* de Vic-

tor Démé, etc. : tendons l'oreille, il n'y a rien à jeter) qu'à l'instar de celles de films, on aimerait la voir sortir un jour en CD. De même, comme s'en amuse l'auteur, le propos s'égare parfois, ou du moins, récuse toute idée d'émondage. Mais il faut n'y voir là que l'accomplissement assumé de cette forme de «*théâtre de révolte et de vie*» qui constitue l'ADN de l'artiste.

Urbanité. Omniprésent, Pippo Delbono l'est du reste chaque soir. Les lumières ne sont pas éteintes que, posté au milieu de l'assistance, il

Les exhalaisons d'*Orchidées*, pièce éclatée, souvent éclatante, couvrent tout le prisme des émotions.

commence à parler du «*temps qui nous échappe*», comme de ce «*monde qui me dégoûte, mais il n'y a pas d'autre endroit où aller*». Plein d'urbanité, l'hôte souhaite aussi un «*bon divertissement*», avant d'ouvrir en grand les vannes d'un théâtre à la première personne, entouré de «*comédiens qui ne jouent pas*» mais où «*la parole des poètes*», la vidéo, omniprésente, et donc la musique, opèrent mieux que des adjouvants. Irrévérencieux et tendre, naïf et lucide, ce révolutionnaire au cœur d'artichaut convoque Stendhal, Ezra Pound, Pablo

Neruda, Pina Bausch ou Pier Paolo Pasolini, pour égrener aussi bien ce qui cloche dans les relations humaines, que ce qui, aussi, laisse des raisons d'espérer. A juste titre, il parle d'un «*théâtre complexe mais pas compliqué*» qui n'a de cesse de pourfendre la bienséance et les apparences, à commencer par cette recherche d'«*harmonie dans la défragmentation de la narration*». Les exhalaisons d'*Orchidées*, pièce éclatée, souvent éclatante, couvrent de la sorte tout le prisme des émotions, de cette poignante séquence filmée où, sur son

lit de mort, la mère de Pippo Delbono lui murmure : «*Je veille sur toi, ne pleure pas*», à ce moment croquigno-

let où un homme et une femme nus, assis sur le devant de la scène, alignent en play-back les tirades romantiques des *Poésies d'amour* sur les voix de Loleh Bellon et Serge Reggiani.

Fresque chaotique, le spectacle offre aussi une nouvelle opportunité de saluer comme elle le mérite la bande à Delbono, miracle de cour dépareillée où, entre autres, la grâce du trisomique Gianluca Ballarè et du sourd microcéphale Bobo, réchappé de l'asile, continue de transcender leurs handicaps respectifs.

GILLES RENAULT